

# Peuple et Culture

mensuel - 0,50 € - janvier 2005 - n°4

Corrèze



affiche du Festival International des Théâtres Francophones en Limousin - 20 au 30 septembre 2001

janvier

## rendez-vous

**vendredi 7**

pot pour la nouvelle année à partir de 18h à Sortir la Tête

**janvier du doc à Sortir la Tête**

voir page spéciale

**mercredi 12**

projection des films *Duas historias de prisao* et *Le Kugelhof*, de GINETTE LAVIGNE, en sa présence - 20h30 à la salle Latreille-haut à Tulle

**mardi 18**

projection du film *Les gens des baraques* de ROBERT BOZZI  
21h au cinéma Le Rex à Uzerche

**jeudi 20**

Droit de questions : *Quel avenir nous prépare la constitution européenne ?*  
avec RAOUL-MARC JENNAR  
20h30 à la salle Latreille-haut à Tulle

**vendredi 28**

projection du film *Cuba, une famille* de ANA-LAURA BODE  
20h30 à la salle polyvalente de St Jal

## édito

**L'ARMÉE FRANÇAISE EST PRÉSENTE EN CÔTE D'IVOIRE EN APPLICATION D'UNE RÉOLUTION DE L'ONU. EST-ELLE LA MIEUX PLACÉE POUR EXERCER CETTE MISSION ?**

Tous les secteurs-clés de la Côte d'Ivoire sont dominés par 240 filiales de sociétés françaises... Pétrole (Total), électricité (Bouygues), eau (Bouygues aussi), travaux publics (Bouygues toujours, Vinci, Setao, Colas), transports maritimes (Bolloré), ressources naturelles (Bolloré aussi, Castel), télécommunications (France Telecom), finance (Générale, Lyonnais, BNP - Paribas). Ces groupes français détiennent 27% du capital social des entreprises ivoiriennes.\* La France est donc le principal fournisseur et client du pays.

MICHEL COLLON, journaliste à Solidaire

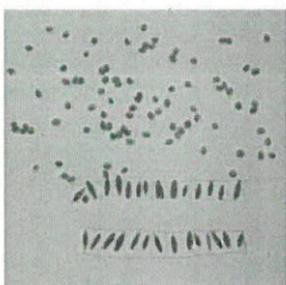
\* Source : La paix s'éloigne de Côte d'Ivoire Claudio Gramizzi - <http://www.grip.org/bdg/g4554.html>  
Concernant le colonialisme et le néocolonialisme, à signaler l'ouvrage de WALTER RODNEY, *Et l'Europe sous-développa l'Afrique*, Ed. caribéennes, 1986.

Pour la **nouvelle année** Peuple et  
Culture vous invite à boire un verre **ensemble.** On

pourra parler du pays, renouveler son adhésion et voir un film surprise (court) à

**Sortir la Tête, vendredi 7 à partir de 18h...**

## relais artothèque



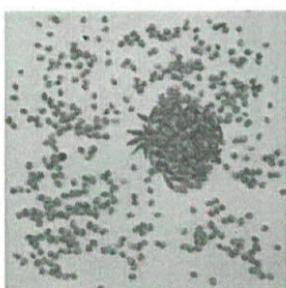
### chronique d'un atelier

Le relais artothèque mène régulièrement des ateliers en milieu scolaire. Voici un exemple d'intervention autour d'une œuvre d'EDDA RENOUF, *Igitur* mise en place à l'IMAREL (Liginiac) le 2 décembre 2004.

### l'artiste

Proche de l'art minimal dont elle se réclame, EDDA RENOUF s'attache à une recherche formelle à travers des œuvres abstraites se référant parfois à des textes littéraires ou philosophiques. Ce travail de construction autour de la forme et de la couleur est souvent associé à la nature : "Je découvre une vie, une énergie, tout en découvrant des motifs en relation avec la nature microscopique et macroscopique." Edda Renouf.

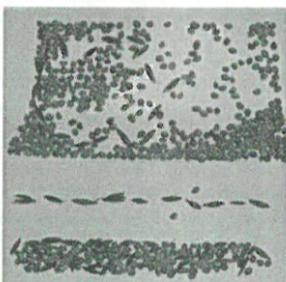
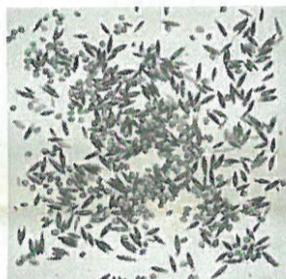
Le titre de cette œuvre *Igitur* (*donc* en latin) fait référence à un conte métaphysique de STÉPHANE MALLARMÉ : *Igitur ou la folie d'Elbehnou*, on y retrouve des éléments graphiques qui évoquent le végétal mais aussi la matière organique (cellules) et le cosmos. Cette œuvre de la collection de l'artothèque du Limousin se compose de sept tableaux de petits formats.



### découverte de l'œuvre

Le but de ce temps de travail est de mettre les enfants en situation active, d'aiguiser leur curiosité. On partira d'observations très simples pour arriver progressivement à donner un sens à l'œuvre.

Un tableau est remis à chaque élève (ou groupe d'élèves) et chacun à leur tour les enfants décrivent l'œuvre qu'ils ont devant les yeux et que les autres ne voient pas. Ils commentent alors à se représenter ce que peut être l'ensemble en comparant les descriptions orales des autres avec ce qu'ils voient. Puis les sept tableaux sont montrés ensemble dans l'ordre choisi par l'artiste. Une discussion clôture ce temps de travail où l'on identifie des comparaisons entre les tableaux, la progression possible d'un tableau à l'autre, les éléments graphiques que l'on y trouve (points, traits, lignes) et leurs dispositions. On s'interroge aussi sur le sens de cette œuvre notamment en s'appuyant sur le titre. Un extrait du texte énigmatique de MALLARMÉ est lu.



travail d'un des élèves  
(classe de RAPHAËLLE TILLY)

### mise en pratique lors de l'atelier

Cette présentation est suivie d'un atelier. L'objectif est alors de s'approprier les caractéristiques d'une œuvre (ou d'une démarche artistique) pour mieux la comprendre. On retiendra alors plusieurs éléments de l'œuvre pour donner un cadre à l'atelier : une œuvre abstraite, composée de plusieurs images de même format avec éventuellement une progression identifiable d'une image à l'autre. Volontairement, on change la technique utilisée pour être dans une démarche de reconstruction et non de copie.

Ainsi on remet à chaque enfant cinq feuilles carrées et des graines (des graines rondes et de l'avoine), par analogie avec les graphismes présents dans le travail de EDDA RENOUF. On leur demande d'organiser les graines sur les cinq feuilles avec la consigne suivante : la première et la dernière images doivent donner l'idée d'ordre, les étapes intermédiaires doivent évoquer le désordre, le chaos, avec éventuellement une progression, une gradation. Les enfants peuvent réduire les étapes intermédiaires s'ils le souhaitent, ils peuvent aussi s'inspirer de l'œuvre pour commencer. La séance se termine par une observation des différents travaux.

Cette intervention sera reprise dans une fiche pédagogique disponible au relais artothèque à Peuple et Culture. Ecoles, associations, particuliers peuvent emprunter l'œuvre *Igitur* en s'abonnant à l'artothèque du Limousin.

## atelier théâtre

**Vendredi 14 (18h30) et samedi 15 (14h - 22h)**

à Peuple et Culture, 51 bis rue Louis Mie, Tulle

avec les comédiennes CATHERINE BEAU et CATHERINE FOURTY.

# documentaire

## ***Duas historias da prisão*** (2004 - 82 min.)

un film de GINETTE LAVIGNE, **en sa présence**

**mercredi 12 janvier à 20h30 à la salle Latreille-haut à Tulle** (projection gratuite)

Au Portugal, le jour même du renversement fasciste, la population s'est rassemblée devant les prisons, a exigé et obtenu la libération de tous les prisonniers politiques.

Aujourd'hui, à Lisbonne, deux femmes, DIANA ANDRINGA et MARIA JOSÉ CAMPOS, font retour sur les mois de leur détention dans les cellules de la Caxias. Mais elles témoignent aussi de leur combat continué sous d'autres formes dans le monde contemporain. (voir page suivante).

Ce film sera précédé d'un film court de GINETTE LAVIGNE.

## ***Le Kugelhof*** (1993 - 12 min)

*J'ai filmé ma mère en train de confectionner un kugelhof, gâteau traditionnel de Transylvanie.*

*Elle pétrit la pâte et remue ses souvenirs : la vie d'une famille juive en Roumanie, l'exil, l'histoire de sa famille disparue dans les camps nazis.*

GINETTE LAVIGNE



## **Ginette Lavigne**

Réalisatrice, monteuse et co-auteur de certains films de la chronique *Marseille fait son cinéma* avec JEAN-LOUIS COMOLLI et MICHEL SAMSON.

Filmographie : ***Le Kugelhof*** (1993) ; ***Le Fil rouge*** (1994) ; ***Un repas de paix*** (1995) ; ***Republica, journal du peuple*** (1998) ; ***La Nuit du Coup d'Etat - Lisbonne, avril 74*** (2001) ; ***Jours de grève à Paris-Nord*** (2003) ; ***Duas historias da prisão*** (2004).

## ***Les gens des baraques***

un film de ROBERT BOZZI (1995 - 88 min)

projection gratuite en partenariat avec Musicas Dreibidas

**mardi 18 janvier à 21h au cinéma Le Rex à Uzerche**

En 1970, en pleine ferveur militante, ROBERT BOZZI filme les immigrés d'un bidonville de Saint-Denis, au nord de Paris. Plus exactement et selon ses termes, il « prend leur image sans rien savoir d'eux ». Vingt-cinq ans après, le cinéaste part à la recherche de ces exilés entrevus le temps d'un tournage, et notamment d'une jeune femme radieuse et son nouveau-né, photographiés à la fenêtre de leur baraque.

C'est par le réseau communiste que ROBERT BOZZI retrouve peu à peu « ceux des baraques », relogés à Saint-Denis ou retournés « au pays » après la démolition du bidonville. Sur les images de 1970, visages d'enfants graves et d'hommes las, portraits de groupes dans la

fumée, la brume et la boue, OLGA, Monsieur DIEZ, l'ancien coiffeur, MARIA et RICO racontent ce qu'était alors la vie quotidienne : les rats, la misère, les humiliations, les rires et la joie quelquefois, pour « faire du beau avec du moche ». Retrouvés eux aussi, JOUAL alias RENÉ, le réfugié politique, qui a choisi de finir sa vie « chez lui » en France, et MARIA ALBERTINA, « la femme à l'enfant ». Son « nouveau-né au regard amoureux » est devenu maintenant un jeune homme, récemment émigré en Suisse, travailleur clandestin, exilé une fois encore.

*Ce film a reçu le Grand Prix du Meilleur Documentaire de Création de la SCAM en 1996.*

**Robert Bozzi** est réalisateur, compositeur et scénariste.

Filmographie : ***Les immigrés en France*** (1970) ; ***Les gens des baraques*** (1995) ; ***Ma famille américaine*** (2000) ; ***Un taxi parisien*** (2002).

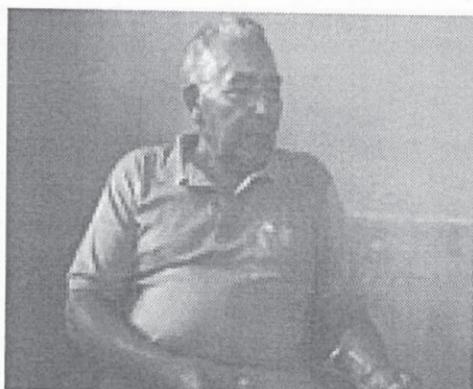
## ***Cuba, une famille***

un film de ANA-LAURA BODE (2000 - 52 min)

projection gratuite en partenariat avec l'Amicale Laïque de St Jal

**vendredi 28 janvier à 20h30 à la salle polyvalente de St Jal**

Pendant la crise économique qui sévissait à Cuba dans les années 90, un homme a eu l'idée de créer une association d'échange de services qui fonctionnerait grâce aux compétences des deux cent membres de sa famille. Le but étant, d'une part, de répondre rapidement aux besoins cruciaux de la vie quotidienne, et d'autre part, de maintenir une cohésion au sein de la famille. Le film propose, à l'échelle de cette famille, un état des lieux des bouleversements rapides qui s'opèrent dans la société cubaine et qui ont ramené cette initiative au rang des utopies.



## Duas historias da prisão

À l'origine de **Duas historias da prisão** (Deux histoires de prison) il y a une rencontre avec deux femmes et le souvenir d'un film réalisé en 1974 par FERNANDO MATOS SILVA : **Os caminhos da liberdade** (Les chemins de la liberté). Ce film a été tourné le 25 avril 1974, le jour même du coup d'État militaire qui a renversé la dictature portugaise, et dans les jours qui ont suivi.

C'est, encadré par deux séquences de **Os caminhos da liberdade** commentées par les personnages du film, DIANA ANDRINGA, MARIA JOSÉ CAMPOS et JOÃO BERNARD DA COSTA (l'actuel directeur de la Cinémathèque de Lisbonne), que s'organise et se construit **Duas historias da prisão**.

Ces deux séquences montrent d'une part l'intérieur des bureaux de la PIDE (la redoutable police politique) dont les portes avaient été forcées par des manifestants, et d'autre part un rassemblement devant la prison de Caxias, une petite ville à une trentaine de kilomètres de Lisbonne, où étaient détenus des prisonniers politiques.

Ce qu'on voit dans les bureaux de la PIDE, c'est toute la panoplie de surveillance et d'espionnage mise en œuvre par l'État policier : tables d'écoutes, fiches personnelles, passeports confisqués, livres saisis, albums de photos de détenus, etc..., la machinerie d'un monde où chacun était suspect. La manifestation devant Caxias montre une foule énorme qui attend, scande des slogans, chante, prend à partie les militaires, tandis que des drapeaux fleurissent aux barreaux des cellules.

### Des actes politiques majeurs...

Ces deux événements sont des actes politiques majeurs même si sur le moment les acteurs n'en étaient pas complètement conscients. En s'engouffrant dans la brèche ouverte par le coup d'État des capitaines, ce mouvement populaire spontané a permis de faire basculer ce qui n'aurait pu être qu'un changement de personnel politique (le remplacement d'un gouvernement civil par un gouvernement militaire) en véritable changement de régime. On pourrait dire que ces deux rassemblements, avec les conséquences qui en ont découlées, sont, plus que le coup d'État lui-même, l'acte de décès de 50 ans de dictature. En effet, il n'entraîne pas dans le projet des militaires de modifier en profondeur le fonctionnement de la société portugaise. C'est pour cette raison que deux jours de négociations furent nécessaires pour que le nouveau pouvoir cède à la pression et

pour que s'ouvrent les portes des prisons (à Caxias, à Peniche, à Porto etc...) où des centaines d'hommes et de femmes étaient détenus. Cette victoire du mouvement populaire a donné au 25 avril 1974 une profondeur et un sens qui a dépassé les auteurs du coup d'État.

Et c'est ce que montrent ces images : l'appropriation d'un événement par les citoyens eux-mêmes. C'est aussi ce que dit l'un des personnages de **Duas historias da prisão** JOÃO BERNARD DA COSTA qui, avec les deux personnages principaux du film DIANA ANDRINGA et MARIA JOSÉ CAMPOS, regarde les manifestants — dont il fait partie — rassemblés devant la prison de Caxias : « Tout est là, on peut écrire, on peut raconter mais tout est là, dans ces images. Et c'est à partir de cela que se feront plus tard toutes les analyses. »

**Duas historias da prisão est le troisième film que j'ai réalisé au Portugal sur la période des années 1974-1975.** Au cours des précédents films, j'avais rencontré de nombreuses personnes qui souvent racontaient que, sous le fascisme, elles avaient été emprisonnées.

Certains de ces récits de prison étaient terribles : intimidation, chantage sur les proches, tortures, violences, tous les moyens étaient utilisés pour casser les militants des organisations syndicales et politiques. Sinistres méthodes, tristes histoires, hélas bien connues, du fascisme. Aborder aujourd'hui avec d'anciens prisonniers cette période de leur vie et envisager de les filmer pose problème. Un récit trop terrible peut réduire ou même occulter, par l'empathie et l'émotion qu'il suscite, la réalité ordinaire et quotidienne de l'oppression et de la répression, car si la majorité des détenus de Caxias étaient des militants des partis politiques clandestins (communistes, anarchistes, maoïstes), ou des groupes catholiques engagés contre la guerre coloniale, beaucoup de prisonniers n'avaient pas d'activité militante proprement dite. Dans le Portugal d'avant 1974, à part les soutiens inconditionnels du régime, tout le monde était suspect et il était presque inéluctable d'être tôt ou tard arrêté et envoyé à Caxias. Pour cette raison, il m'a semblé plus intéressant de filmer deux femmes qui n'avaient pas de cicatrices à montrer.

### Deux jeunes femmes ordinaires.

Ces deux femmes n'ont pas d'histoire spectaculaire à raconter, elles n'ont pas d'action héroïque à leur actif, et



elles n'ont pas vécu dans la clandestinité. C'étaient des jeunes femmes ordinaires dont les activités « contre le régime » semblent aujourd'hui banales. DIANA ANDRINGA (22 ans au moment de son arrestation) était engagée dans des actions de solidarité avec le Mouvement de Libération de l'Angola (MPLA) ; quant à MARIA JOSÉ CAMPOS, qui avec ses 18 ans était la plus jeune prisonnière politique portugaise, elle était accusée de fréquenter des gens « considérés comme terroristes ». Qu'elles aient été arrêtées, mises à l'isolement, interrogées, fichées, peut donner une idée du climat de suspicion et de surveillance que le régime fasciste avait mis en place. Comme le dit DIANA ANDRINGA : « Lorsque je me suis retrouvée en cellule cela m'a semblé normal : toute ma vie j'avais pensé que je finirais ici. D'une certaine manière, j'étais à ma place ». Trente ans plus tard, le temps de la prison n'est plus qu'un souvenir même s'il reste des marques cachées et profondes qui ont sans doute déterminé et déterminent encore ce qu'elles font de leur vie. DIANA ANDRINGA était journaliste et réalise maintenant des films documentaires sur la guerre coloniale et MARIA JOSÉ CAMPOS est médecin et a fondé « Abraço », une association de lutte contre le SIDA. Elles parlent de ces quelques mois où elles ont vécu en prison comme d'une période d'initiation, un moment de passage à l'âge adulte : la détention comme lieu de formation, d'apprentissage de la collectivité, de découverte des autres.

**Os caminhos da liberdade** se termine sur une très belle séquence : dans la nuit, les portes de Caxias s'ouvrent pour libérer les prisonniers politiques. C'est sur ces plans que se termine également **Duas historias da prisão**.

## le janvier du doc à Sortir la Tête

lundi, mardi, jeudi, vendredi 15h - 18h / mercredi, samedi 14h - 18h

du vendredi 7 au samedi 29 - 14 rue Riche à Tulle, 05 55 20 95 61

**Pendant tout le mois de janvier, chacun(e) peut faire son mois du doc à Sortir la Tête en proposant des films ou tout simplement en venant les voir. Il n'est pas encore trop tard pour proposer un film documentaire qui vous a beaucoup plu et que vous avez envie de faire découvrir. Prenez contact rapidement avec Marina Trahay au 05 55 26 04 69.**

L'ensemble de la vidéothèque de Peuple et Culture (290 titres) prendra place à Sortir la tête ainsi que des ouvrages sur le cinéma documentaire. Films et ouvrages pourront être consultés sur place ou empruntés.

Le programme mis à jour régulièrement en fonction des nouvelles séances sera disponible à Peuple et Culture et à Sortir la Tête sur simple demande.

**samedi 8 à 15 h** - proposé par MARYLINE MERTENS

**Soraida, une femme de Palestine**, un film de TAHANI RACHED (119 min.)



Soraida vit à Ramallah. On croise autour d'elle des femmes, des hommes et des enfants qui ressemblent à nos voisins, à nos parents, à nos petits. À Ramallah, la vie continue malgré les couvre-feux et les check points qui la refoulent, la traquent, l'enferment dans une cage à ciel ouvert. Au fil des gestes simples de tous les jours, on découvre l'effet pernicieux de l'emmurement, de l'état de siège : la perte de maîtrise de sa vie personnelle.

**jeudi 13 à 20h30** - proposé par NADÈGE COLLADANT

**Ma mort dans tous ses états**, un film de ROBERTO GARZELLI (55 min.)

« Je ne pourrais pas dire exactement à quel moment cela a commencé, mais ce fut comme un électrochoc. Réaliser que quoi qu'il arrive, j'allais mourir un jour, ce n'était pas une très bonne nouvelle. À force de me dire que chaque jour pourrait être le dernier, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il n'était pas trop tôt pour me préoccuper de mes obsèques. »

**vendredi 14 à 18 h** - proposé par CARMEN DEGUIL / TRACES DE VIE

**L'œuvre du temps**, un film de THOMAS RIEDELSHEIMER (90 min.)

On dit volontiers qu'ANDY GOLDSWORTHY est le chef de file, ou au moins l'artiste le plus connu du grand public, de ce courant du Land Art. Il vit et travaille dans la lande écossaise. Le film le suit sur ce lieu de travail favori.

*Je m'arrête à un endroit donné, ou recueille un matériau parce que j'ai le sentiment qu'il y a là matière à découverte. Ici c'est le lieu où je pense apprendre... Mouvement, changement, lumière, croissance et décomposition irriguent la nature, ce sont les énergies dans lesquelles je tente de puiser à travers mon œuvre. J'ai besoin du choc, du toucher, de la résistance du lieu, des matériaux et du temps météorologique... Le travail des petites herbes ou des feuilles est une tension. Une rafale de vent soudaine, un rouge-gorge affamé, même un ver de terre suffisent à tout détruire.*

A. Goldsworthy

**mercredi 19 à 20h30** - proposé par BERNARD MULLET / TRACES DE VIE

**Palestine remembered**, un film de DOMINIQUE DUBOSC (38 min.)

DOMINIQUE DUBOSC accompagne en Palestine le dessinateur DANIEL MAJA, dans le cadre d'un projet de relance d'écoles de dessin à Ramallah et Gaza. La mission tournera court, mais un film se fait. Sorte de carnet de voyage avec les dessins de DANIEL MAJA et les images du cinéaste.

« La plupart des films que j'ai vus sur la Palestine... versent dans la propagande. Les journalistes et les cinéastes n'arrêtent pas de parler, de nous dire ce qu'ils veulent que nous entendions. Toi tu ne dis rien, tu laisses parler les images... Elles parlent à différents niveaux, comme seule la poésie peut le faire. Et tu en fais un pur morceau de cinéma ».

JONAS MEKAS - Mai 2004

**Gens de Yanoun**, un film de J.C PERRON ET C.SHAMMAS (47 min.)

Le 18 octobre 2002, les habitants de Yanoun fuient leur village palestinien trop menacé par le conflit. Des pacifistes israéliens et internationaux proposent, peu de temps après, de retourner au village avec leur présence permanente.

La vie recommence, avec de nombreuses contraintes car le village est isolé au milieu des colonies israéliennes. Certains sont étudiants et pour se rendre à Naplouse bouclée, ils passent par les montagnes, d'autres tentent d'élever encore quelques moutons, alors qu'ils n'ont plus de terre...

**vendredi 21 à 19h** - proposé par CYRIL BOESWILLWALD

**Punishment Park**, un film de PETER WATKINS (88 min.)



1970, le conflit au Vietnam s'aggrave. Face à la vague de protestation d'une partie de la jeunesse américaine, le Président décrète l'état d'urgence et met en application "le McCarran Act". Une loi de 1950 qui autorise le gouvernement fédéral à placer en détention toute personne « susceptible de mettre en péril la sécurité intérieure ».

samedi 22 à 18h - proposé par JOSETTE POUGET et ANNE-MARIE LEYMARIE / TRACES DE VIE

**Frans Krajcberg, portrait d'une révolte**, un film de MAURICE DUBROCA (52 min.)

FRANS KRAJCBERG a 83 ans. Ce juif d'origine polonaise vit surtout au Brésil. Après avoir perdu toute sa famille dans les camps de concentration, il s'orienta, dès la guerre terminée, vers les grandes écoles d'art européennes, puis il partira : ce qu'il cherche est ailleurs.

Au Brésil, c'est à partir de la forêt brûlée qu'il trouvera toute la force de sa démarche de sculpteur. Il ramasse les troncs d'arbres, les lianes, les éclats de bois, puis il creuse, assemble, colore cette magnifique matière blessée. Reporter militant ; arpentant aussi la forêt avec son appareil photo, il se bat contre la déforestation. Il fait renaître plus que la vie, la beauté là où le feu détruit.

**Socorro noble**, un film de WALTER SALLES (23 min.)

Ce film, noir et blanc, évoque la rencontre d'abord épistolaire puis ensuite directe, entre l'artiste FRANS KRAJCBERG et MARIA DO SOCORRO NOBRE. Celle-ci purge une peine de 21 ans dans une prison pour femmes du Salvador. Elle a découvert pendant son incarcération l'œuvre du sculpteur dans une revue et lui écrit. Cet échange de lettres permet de mieux connaître FRANS KRAJCBERG dont le travail, si libre, pénètre ainsi un lieu clos et prend sens pour d'autres. C'est aussi l'occasion de rencontrer le cinéma du grand réalisateur brésilien, WALTER SALLES.

lundi 24 à 20h30 - proposé par MARIE-LISE DELMAU

**Histoire d'un secret**, un film de MARIANA OTERO (95 min.)



Alors que MARIANA OTERO avait à peine plus de quatre ans, sa mère, la peintre CLOTILDE VAUTIER, a disparu. Les suites d'une opération d'appendicite ayant mal tournée, lui a-t-on révélé un an plus tard. Ce n'est qu'à l'âge de trente ans que MARIANA et sa sœur connaîtront le véritable secret qui se cache derrière la mort de leur mère.

**Gigi, Bianca et Monica**, un film de BENOÎT DERVAUX et YASMINA ABDELLAOUI (82 min.)

mardi 25 à 16h - proposé par MARINA TRAHAY



GIGI (17 ans) et MONICA (15 ans) vivent leur amour au sein de leur bande à la gare du Nord de Bucarest.

Un petit nouveau va arriver, il attend dans le ventre de MONICA. GIGI veut quitter l'anonymat de la rue. Il nous dit son désir : « Trouver un toit, fonder une famille, de cette famille se formera une autre famille, et ainsi de suite... jusqu'au bout. »

**En fanfare autour du monde** de RALF MARSCHALLECK (98 min.)

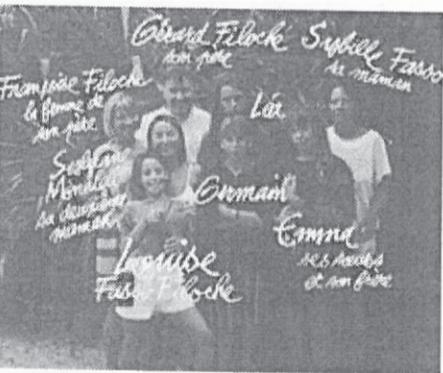
jeudi 27 à 20 h - proposé par JEAN-LOUIS DUPUY

Ciocarlia, qui s'enorgueillit d'être la fanfare la plus rapide de l'ouest de la Roumanie, mêle l'esprit de la musique tzigane à la virtuosité des orchestres de cuivres d'Europe de l'Est. Les musiciens, onze Roms, sont originaires de Zece Prajini, un village de quatre cents âmes caractérisé par son isolement.

samedi 29 à 16 h - proposé par MANÉE TEYSSANDIER / TRACES DE VIE

**Louise, son père, ses mères, son frère et ses sœurs**

un film de STÉPHANE MERCURIO et CATHERINE SINET (56 min.)



Un dîner bruyant et drôle. Autour de la table, une bien étonnante famille, celle de LOUISE : le père, trois femmes dont deux mères et la fratrie. SYBILLE et SYLVIANE vivent ensemble depuis 23 ans, elles ont souhaité à un moment donné avoir un enfant et se sont tourné vers un couple d'ami. GÉRARD et FRANÇOISE (eux-mêmes ayant trois enfants) ont accepté que GÉRARD devienne le père de cet enfant. Tout le monde partageait alors les idées et les conceptions de la famille issues de mai 68.

Comment se sont-ils débrouillés avec tout cela ? Cette histoire-là pose des questions éthiques, politiques, morales, amicales et amoureuses. LOUISE fait sa vie, au milieu de cette famille, nombreuse et très liée !

samedi 29 à 20h30 - proposé par le Collectif Corrèzien pour la Sortie du Nucléaire

**Le sacrifice**, un film de EMANUEL ANDREOLI et WLADIMIR TCHERTKOFF

Dans la nuit du 26 avril 1986 et dans les mois qui suivirent, un million d'hommes, appelés liquidateurs, ont été lancés contre le réacteur de Tchernobyl en feu pour éteindre l'incendie, construire un sarcophage et réduire la contamination dans les territoires. Des dizaines de milliers sont morts et continuent de mourir. Le réalisateur WALDIMIR TCHERKOV a suivi régulièrement, pendant 15 ans, cinq liquidateurs de Tchernobyl. En plus d'images incroyables prises juste après la catastrophe, il présente ici les témoignages, percutants par leur très grande simplicité, de ces hommes qui se sont sacrifiés afin d'éviter une plus grande catastrophe encore.

Ce film a reçu un prix au festival international du film d'environnement en 2004 à Paris.

vendredi 7 - à partir de 18h

film surprise

samedi 8 - 15h

Soraida, une femme de Palestine

jeudi 13 - 20h30

Ma mort dans tous ses états

vendredi 14 - 18h

L'œuvre du temps

mercredi 19 - 20h30

Palestine remembered

Les gens de Yanoun

vendredi 21 - 19h

Punishment Park

samedi 22 - 18h

Frans Krajcberg, portrait d'une révolte

Socorro Nobre

lundi 24 - 20h30

Histoire d'un secret

mardi 25 - 16h

Gigi, Bianca et Monica

jeudi 27 - 20h

En fanfare autour du monde

samedi 29

16h - Louise, son père, sa mère, son frère et ses sœurs  
20h30 - Le sacrifice

# evelyne girardon



entretien réalisé par MANÉE TEYSSANDIER et DOMINIQUE ALBARET juste après le spectacle *Voix en ville et autres mouvements sonores*, le 28 novembre 2004

**Quel est ton sentiment sur ce qui vient de se passer ?**

E.G. – *J'espérais la magie que nous avons vécue. Quel plaisir ! Le public a été fondu dans la polyphonie et la narration : les voix se sont fait entendre tout près de son oreille, dans une intimité particulière. La lumière a joué un rôle déterminant pour décrire les différents univers. Il y a eu une alchimie sonore et humaine : c'est une belle et profonde définition de l'expression "spectacle vivant". La proximité entre le public et les chanteurs, loin de brouiller le discours et l'attention, a plutôt précisé la qualité sonore. Souvent, dans un rapport frontal au public, le son nous parvient avec des sources sonores très définies et qui bougent peu. Dans cette configuration, avec le public inséré dans l'univers vocal, nous avons vécu une mise en scène de l'espace sonore, qui fait que chacun a entendu différemment, en fonction de sa place, et donc, lu l'histoire de façon "particulière". Les textes et mélodies n'auraient pas eu la même saveur si nous les avions interprétés sur scène dans un spectacle-concert de forme habituelle. Si on met de la distance entre le public et nous, dans un rapport conventionnel scène-sièges devant, sans doute en mettons-nous aussi avec le répertoire qui suscite déjà bien des préjugés. Mais si nous sommes très proches, exprimant le lien entre un son vocal sans filtre, un texte décrivant un imaginaire fort, bien qu'inconscient, une polyphonie dans laquelle chaque voix se fait entendre, alors, chaque auditeur peut y trouver son compte. Du côté des acteurs du spectacle, j'ai remarqué des changements dans l'expression vocale. Il y a des voix qui tout d'un coup se sont posées, parce qu'elles ont été habitées de l'intérieur par ce rapport à l'espace et au public, tout le travail a pris du sens. Les corps se sont détendus, les gestes ont trouvé leur expression, les regards ont pétillé. Je suis très fière d'avoir travaillé avec cette équipe.*

*Je pense comme GIOVANNA MARINI et d'autres d'ailleurs, que ce répertoire de tradition orale, nous l'avons tous au fond de nous, quelquefois sans le savoir, en strate, même si on le rejette. Je suis absolument ravie de ce qui s'est passé au cours de cet événement « Voix en Ville » parce qu'on retrouve là, une fonction incontournable de la musique traditionnelle, qui n'est plus seulement faire danser ou faire chanter, mais qui contribue à inventer, créer des formes utiles pour notre vie d'aujourd'hui.*

**Tu parles de GIOVANNA MARINI. Toi, tu es la seule qui fait ce travail en France.**

E.G. – *Je suis bien loin d'avoir réalisé tout ce qu'elle a créé ! Mais elle est une lumière indispensable dans ma démarche artistique. Ici, la situation n'est pas la même qu'en Italie. Le répertoire de tradition orale est très rejeté quand il est en "français", il est en général vécu comme "ringard" (alors que les mêmes histoires chantées en breton, italien, occitan passent mieux, comme des objets "exotiques"). En fait, en "français", on comprend tout ce qu'il dit, des choses qui viennent de très loin et qu'on essaie de chasser. Par exemple, ce qui vient du monde rural. Quand on est à Tulle, ce n'est pas la même chose, on est dans ce monde rural. Par contre, quand on est à Lyon, comme moi, on se trouve confronté à des gens qui ne comprennent pas cet univers. Pourtant nos grands parents sont paysans ; quelles sont les raisons qui poussent la majorité à rejeter leur culture (donc la nôtre aussi) ? La plupart des gens qui sont gênés par les textes en français jugent l'ensemble du répertoire au regard de quelques thèmes rebattus. On comprend les mots, mais on en a perdu le sens, les codes, les images et la fonction.*

**Ce qui était beau ce soir, c'est de voir chanter des gens aussi différents les uns des autres. Une des choses qui caractérise votre travail, à toi, à OLIVIER (DURIF), à SYLVIE (HEINTZ), c'est vraiment votre grande capacité d'acceptation, dans les ateliers et les stages, de participants très divers avec des "niveaux" complètement différents.**

*Oui, créer des espaces comme ça, à la fois pour des gens débutants et des gens plus affirmés, c'est extrêmement moteur, d'abord pour la création d'un imaginaire commun, ce qui est fondamental pour vivre avec les autres et ce répertoire peut nous nourrir. La musique, le chant traditionnel, c'est un univers privilégié dans lequel, chacun, quel que soit son niveau musical, peut s'intégrer simplement. Pour ce répertoire, il faut du corps, il faut qu'on entende la personne dans ce qu'elle a de différent de l'autre, il faut des os. En lissant sa voix, ça ne marche pas.*

*J'aime enseigner et transmettre ces chansons : c'est le partage d'un univers fort, d'une esthétique. Je crois que si on veut continuer à vivre dans une société en commun et qui produit de la convivialité, ce répertoire a sa place. C'est une autre fonction. Chacun peut l'inventer.*

EVELYNE GIRARDON vient de sortir un double CD, distribué chez « L'AUTRE DISTRIBUTION » qui concerne 35 titres du répertoire de tradition orale en français ( Référence CB35810) et qui sera disponible fin janvier 2005. Polyphonies, monodies et polymonodies en constituent le contenu et rassemblent les arrangements vocaux créés ces 10 dernières années. Si vous souhaitez l'avoir en avant-première : [evelyne.girardon@ciebeline.com](mailto:evelyne.girardon@ciebeline.com)

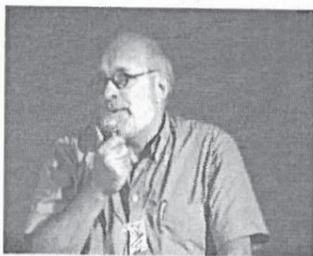
# droit de questions

**Quel avenir nous prépare la Constitution européenne ?**

avec **RAOUL-MARC JENNA**, en collaboration avec ATTAC 19

jeudi 20 - 20 h30 à la salle Latreille-haut, Tulle

RAOUL-MARC JENNA est chercheur auprès d'Oxfam Solidarité-Belgique et de l'Unité de recherche, de formation et d'information sur la globalisation (URFIG, France). Docteur en sciences politiques, diplômé des universités belge et française, RAOUL-MARC JENNA a été collaborateur au gouvernement, puis au Parlement belge. Entre 1989 et 1998, il a occupé les postes de conseiller diplomatique du Forum international des ONG au Cambodge, consultant auprès de l'Autorité provisoire des Nations Unies au Cambodge, et responsable du programme "Culture de paix au Cambodge" pour l'UNESCO. Il est par ailleurs l'auteur d'une dizaine d'ouvrages de sciences politiques et de très nombreux articles sur ces questions. **Son dernier livre : Europe, la trahison des élites (Fayard 2004) pour lequel il a reçu le prix des Amis du Monde Diplomatique ces jours derniers.**



Extraits de son discours de réception de ce prix à l'Assemblée Nationale, le 25 novembre 2004. ... Avant toute chose, je tiens à préciser que je ne suis ni un euroseptique, ni un souverainiste, ni un nationaliste. Je réclame le droit d'aimer avec la même intensité le village, la région et le pays où je vis et, en même temps, de considérer l'Europe comme ma patrie... De la même manière, avec d'autres, très nombreux, comme citoyen d'Europe et très précisément en cette qualité, je revendique le droit de critiquer les modalités de la construction politique d'une Europe fédérale que j'appelle de mes vœux... En fait qu'est devenue cette construction européenne, si on se réfère aux objectifs annoncés en 1957, au moment de la signature du Traité de Rome, quand JEAN MONNET déclarait "Nous ne coalisons pas des Etats, nous unissons des hommes" ?

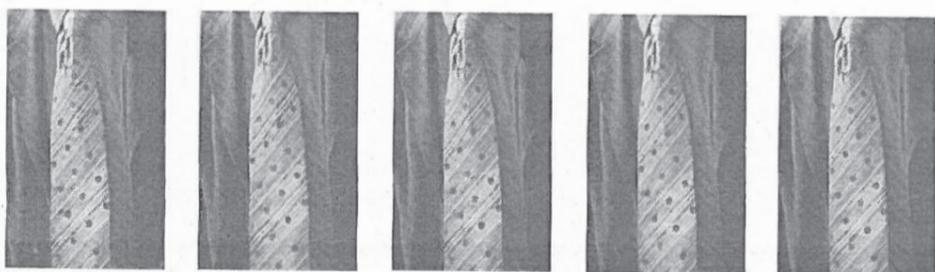
Si on étudie de près l'évolution depuis 47 ans, on ne peut s'empêcher de constater que ce qui est à l'œuvre, pour l'essentiel, c'est la remise en cause de deux cents ans de conquêtes démocratiques et sociales... Car, il faut bien être naïf pour croire que les privilèges abandonnés au peuple et les concessions faites au mouve-

ment ouvrier sont des acquis intangibles ; pour croire que ceux qui ont dû céder se sont définitivement inclinés et qu'ils n'attendent pas l'occasion de reprendre ce qu'ils ont du lâcher... Le "traité établissant une Constitution pour l'Europe" va renforcer, légaliser et pérenniser ces évolutions qui nous éloignent toujours plus du modèle de société qui est consubstantiel de l'idée d'Europe... La question qui se pose à nous, aujourd'hui, avec ce projet de traité constitutionnel, est simple : voulons-nous que le XXI<sup>e</sup> siècle qui commence soit à l'image du XIX<sup>e</sup> siècle du laisser faire, laisser passer ou bien voulons-nous qu'il consacre la réalisation d'une Europe unie, démocratique, solidaire et humaniste ?

Face au blocage qu'impose ce traité constitutionnel, je veux citer une autre Constitution, celle de 1793, dont la déclaration des droits fondamentaux en son article 28 stipulait : "**Un peuple a toujours le droit de revoir, de réformer et de changer sa Constitution. Une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures.**" C'est à cette sagesse des révolutionnaires que je voudrais inviter les décideurs d'aujourd'hui.

## brève...

**Photographie et peinture, réalisées dans le cadre de la résidence de MARC PATAUT.** Programme national "Culture à l'hôpital" artothèque du Limousin - CHU Limoges



Photographie de Mathilde



Peinture, collage et texte réalisés par Jclith

C'est un monstre qui sort d'on ne sait où, il hante les couloirs toutes les nuits et il va dans les chambres des châteaux habités par des enfants. Il fait des câlins aux enfants qui le méritent, ceux qui durant la journée, obéissent aux ordres et qui ne font pas de bêtises. Par contre, aux autres qui n'en font qu'à leur tête, il se transforme en araignée et va sur leur tête. Toutefois dans le nombre des enfants, il y en a un bien coquin que l'araignée adore : elle mange toutes les mouches de l'enfant et devient énorme et le réveille pour le remercier. Alors, elle tisse une toile en forme de guitare et s'en va. Elle redevient monstre normal et c'est déjà le matin.

Peuple et Culture Corrèze - 51 bis rue Louis Mie - 19000 Tulle / tél : 05 55 26 32 25 - fax : 05 55 26 88 95  
Peupleetculture.correze@wanadoo.fr - <http://perso.wanadoo.fr/pec19>

Peuple et Culture Corrèze n°4 tiré à 1000 exemplaires - Directrice de la publication : Manée Teyssandier  
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531 - App : en cours

# le cran de l'abattu à belfort

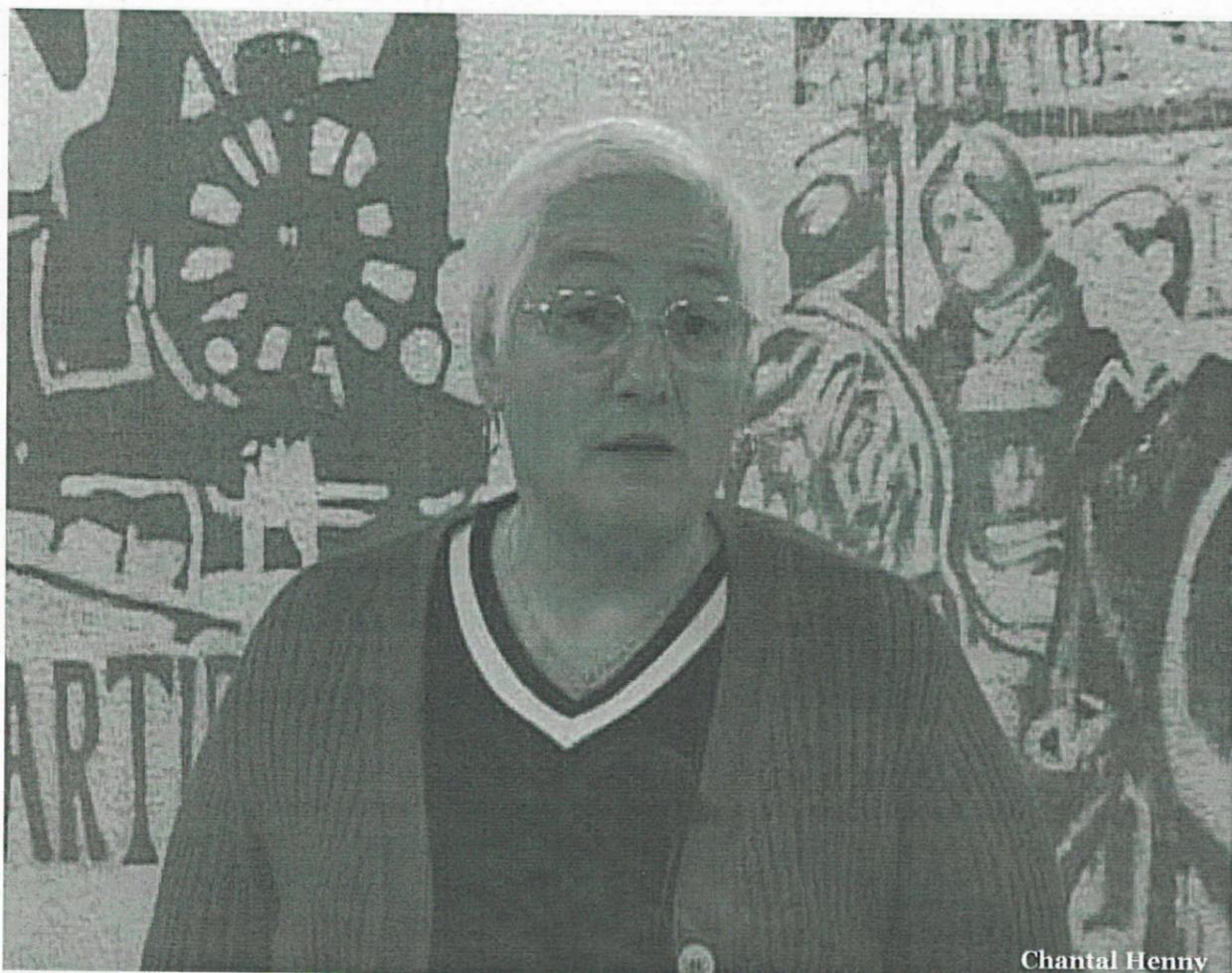
Ainsi donc, Le cran de l'abattu, après les dix représentations de septembre-octobre 2003 à Tulle, a repris vie à Belfort. Le public franc-comtois a découvert les riches heures de la Manu, puis les étapes de son enlèvement (si proche de celui d'Alstom, l'entreprise-poumon de Belfort), et a été invité - conclusion du spectacle - à rechercher les moyens de "réarmer l'espoir".

"Exporter" Le cran de l'abattu hors de la Corrèze, c'était pour toute l'équipe une grande satisfaction (la reconnaissance de notre travail, et aussi la possibilité de le faire progresser), mêlée d'une certaine appréhension : être confrontés à un public qui ignorait tout de la Manu, l'aventure était excitante, mais pouvait se révéler dangereuse. Comment allaient-ils réagir ? Nos craintes se sont dissipées dès la première des cinq représentations organisées conjointement par le Granit (scène nationale de Belfort) et le Comité Inter-Entreprises d'Alstom. La salle (une caserne de pompiers désaffectée appartenant au Conseil Général) était pleine (une centaine de spectateurs chaque soir), et passionnée. Beaucoup d'ouvriers, d'Alstom et de l'EDF notamment, mêlés à des abonnés du Granit et à des lycéens. Une couverture médiatique importante : presse, radio, et un reportage de FR3. Et des "retours" qui nous ont comblés de joie, à l'occasion des rencontres d'après-spectacle dans la salle même, et aussi au lycée avec une classe de 1ère L3 Théâtre. Les camarades d'Alstom nous ont dit s'être appropriés l'histoire des Nez Noirs, car ils y voient un processus emblématique du sacage industriel et humain qu'ils vivent. Ils ont été sensibles également à mise en valeur artistique de la parole ouvrière.

Précisons que le texte du Cran de l'abattu était rigoureusement identique à celui représenté à Tulle. Seule la séquence vidéo était différente (voir au dos). A l'exception de cette modification, le spectacle, comme l'avaient souhaité les amis du Granit et du CIE venus à Tulle, commençait devant l'entrée principale d'Alstom, d'où deux autocars emmenaient les spectateurs à l'ancienne caserne de pompiers. ELSA BLIN a remodelé le "musée" en fonction de l'architecture du lieu, et PABLO CUECO a adapté deux interventions de l'orchestre aux circulations du public.

« Depuis la représentation, m'écrit JEAN-LOUIS ROMAIN (codirecteur du Comité Inter-Entreprise d'Alstom), je ne cesse de rencontrer des spectateurs qui me font part de leur émotion, souvent enthousiaste (...). Cette représentation fera date dans le paysage culturel belfortain mais aussi dans le paysage syndical. Ce n'est pas un mal que ces deux paysages se télescopent de temps en temps ».

**Pour Belfort, la séquence vidéo du spectacle a été actualisée : des images de la plus récente destruction de la manu tournées en Octobre dernier, ont servi de prélude à un entretien avec deux militantes syndicalistes d'Alstom. Voici quelques extraits de leur propos et un point sur la situation de l'entreprise.**



Chantal Henny

**Chantal**

Je suis entrée à Alstom en 74. Les femmes étaient pontonnieres\*, il y avait beaucoup de femmes sur le site d'Alstom. A l'époque, il devait y avoir environ 800 femmes à la traction, j'ai toujours été dans cette filiale là, et c'est vrai que c'était un travail de femmes. De par leur dextérité les femmes étaient recherchées. Mais tous ces emplois ont été supprimés, les ponts roulants sont maintenant commandés depuis le sol, par des hommes. Je pense que les agents de maîtrise, qui étaient machos, ne voulaient pas voir de femmes dans leur service. C'est toujours vrai et on les a éliminées. Par exemple, il y a très longtemps, on avait des filles qui sortaient de l'apprentissage avec un CAP de soudeur, ils les mettaient dans des ateliers et des chefs ont fait tant et plus pour qu'on ne les garde plus et qu'on les enlève.

**Brigitte**

Oui la vie personnelle bien sur est modifiée parce qu'on vit très mal. On vit très mal parce qu'on voit qu'il n'y a pas de relais, pas d'avenir pour nos enfants demain. Moi, hier quand je suis entrée à l'Alstom, mon père était déjà salarié d'Alstom donc il y avait continuité. Je suis entrée à l'Alstom comme ça. Aujourd'hui mes enfants ne peuvent pas entrer à l'Alstom parce qu'il n'y a plus d'embauche depuis des années.

**Chantal**

Il y a eu une époque, nous, on n'était que sur le revendicatif. On avait toujours de nouveaux acquis. C'est depuis 93 qu'on est sur la défensive donc ça fait un tas de problèmes et on n'avance plus, on ne va plus de l'avant, on se bagarre pour ne pas trop perdre et encore les gens sont devenus très individualistes, on a beaucoup de mal.

**Brigitte**

Tous les acquis qu'on a eus dans cette entreprise c'est parce qu'on s'est mobilisé tous ensemble. Moi, j'appelle les salariés d'Alstom à continuer à se battre, il ne faut pas se démoraliser c'est comme ça qu'on avancera. Même si on pense que la situation est difficile mais je pense qu'on peut encore avancer.

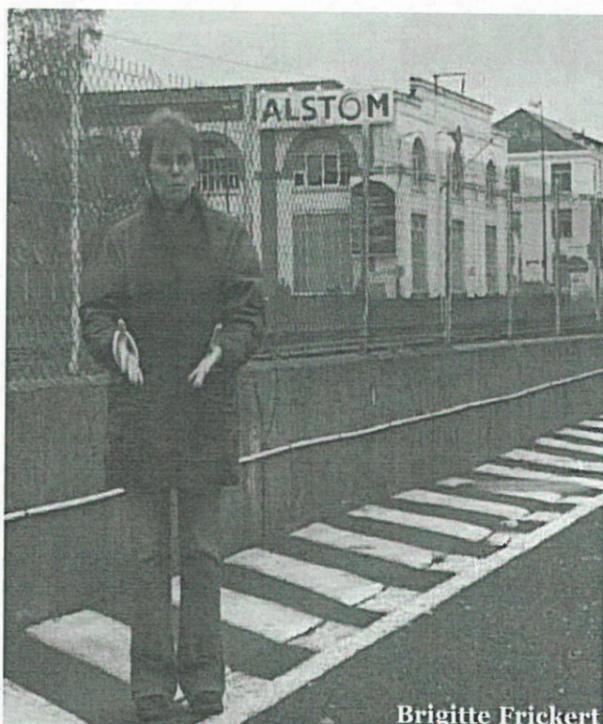
**Chantal**

Oui j'ai aimé Alstom, mais je me pose des questions parce que dans cet Alstom là, on rentrait de père en fils et je ne vous dis pas, toutes les familles passaient. J'ai le sentiment qu'on a beaucoup œuvré et on en a enrichi quelques uns... mais pas nous, nous on est restés sur bord de la touche.

**Brigitte**

Ce que je ressens sur le déclin d'Alstom ? C'est beaucoup de colère beaucoup de rancune par rapport à des actionnaires, par rapport à un patron qui a emmené l'entreprise là où elle est aujourd'hui, à sa casse de l'emploi. Ça fait mal à des gens comme nous qui travaillons depuis plus de 30/35 ans, c'est douloureux, on est en colère, on est révolté par ce qui se passe aujourd'hui. Il y a dix ans on n'aurait jamais pu penser que ça puisse arriver.

\* Pontonnieres : elles conduisaient les ponts roulants transportant les locomotives lors des opérations de montage



Brigitte Frickert

**La situation d'Alstom à Belfort**

L'usine de Belfort est créée en 1879 par la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques, elle prend le nom "d'ALSTHOM" en 1928, en fusionnant avec la filiale française de Thomson Houston. Cette usine va contribuer à l'épopée industrielle du XXème siècle: les grands barrages du Rhône et du Rhin, les trains les plus rapides du monde (motrices BB, CC, puis TGV), les turbines et alternateurs des centrales nucléaires, les supra-conducteurs...). Elle fait ses choux gras avec les marchés publics: pour la France, EDF, SNCF, RATP. Elle est au faite de sa grandeur à la fin des années 80, avec une santé financière en béton et un potentiel de savoirs faire de première importance. Tout bascule à partir du mariage avec le concurrent britannique GEC en 1989, puis avec le groupe helvético-suédois ABB et la mise en bourse en 1998. Pour bien marquer le virage stratégique, la direction générale décide de modifier le patronyme historique de la société en supprimant le «h» d'Alsthom au prétexte qu'il était imprononçable par les.... anglophones ! La trésorerie est mangée dans des opérations de rachat de sociétés technologiquement déficientes, la cohérence industrielle est détruite par le dépeçage et la vente par appartements. Notre usine qui comptait encore près de 8000 salariés en 1997 est transformée en "site industriel" avec moins de 4000 personnes dont 1500 appartiennent désormais au principal concurrent d'Alstom, le géant américain GECO qui a racheté la production des turbines à gaz en 1998. La production des turbo-alternateurs est quasiment au point mort, la fabrication des locomotives marche au ralenti. La Société a été sauvée de la faillite durant l'été 2003 par l'adjonction de fonds publics. Mais cela n'a fait que sauver les actionnaires, pas les emplois qui ont continué de fondre. Si la presse se fait l'écho de commandes mirobolantes, il faut savoir que les productions se feront essentiellement en Europe de l'Est, en Amérique latine, en Chine. L'existence même de l'usine Alstom de Belfort n'est pas garantie à l'horizon de 2 à 3 ans.

JEAN-LOUIS ROMAIN, codirecteur du CIE d'Alstom

## Deux nez noirs, Christian Lachaud et Jean-Claude Paradinas ont pu être du voyage pour tenir leur propre rôle dans le spectacle.

### Christian Lachaud

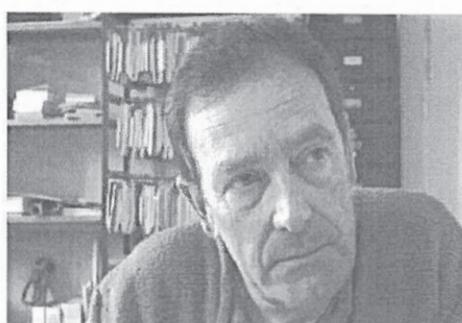
Il m'a fallu longtemps, c'est assez récent cette prise de conscience du mal que ça a pu me faire sur le long terme. C'est vrai que j'ai mal vécu les deux premières années de retraite. La Manu m'a laissé partir, très mâché, accidenté. J'ai fait partie de ceux qui n'ont plus eu de travail pendant un an alors même que les copains t'appelaient encore pour leur rendre service, donc il y avait des nécessités à certains moments, mais toi, tu ne fonctionnais plus, on avait coupé la prise. C'est pas facile à avaler, pourtant, j'étais dans de bonnes conditions puisque je savais que j'entrerais dans le plan social, que quelques mois plus tard, j'allais m'en aller en préretraite dans des conditions financières convenables (on ne va pas pleurer de ce côté-là), n'empêche que c'est humainement inacceptable. Tu fais partie d'une cellule et d'un seul coup, on te débranche. Tu es comme le vieux qu'on envoi mourir au pied d'un arbre parce qu'il ne sert plus à rien ; tu as cinquante balais, c'est pas possible, tu es en pleine vie.

### Qu'est-ce que tu as éprouvé à Belfort avec cette seconde vie du *Cran de l'abattu* ?

Je portais des traces de coup et c'est vrai que j'ai fait partie de ceux, au début, avec ce projet de théâtre, qui sont allés voir comme des crabes, en marchant de côté et en pensant : qu'est-ce qu'il (PIERRE ETIENNE HEYMANN) me dit cet homme là, il vient d'où, il est qui ? Et ça m'a marqué assez pour que, sur la dizaine de jours de représentations, à Tulle, j'ai pu juste me rendre compte que finalement c'était pas si mal, d'en apprécier les contours. Alors que Belfort m'a donné un autre temps, une autre respiration et je suis entré plus dedans ce qui m'a permis d'en entendre un peu plus, de me mettre à sourire, à rire, d'aller jusqu'au bout. J'avoue qu'il y a des moments d'émotion dans cette pièce et on partage ça avec COCO, il me disait la même chose, il y a des moments où on se frotte un peu (geste d'essuyer des larmes), quand il y a une petite chanson par ci par là, qui mâche par rapport à l'histoire de Tulle, et bon, c'est fort quand même. Ce que je regrette de ne pas avoir dit à PIERRE ETIENNE HEYMANN, c'est quelque chose le théâtre qui s'empare de l'usine, qui la fait sortir. Je ne sais pas comment il faut dire mais enfin c'est quand même assez énorme, c'est tellement rare, c'est

### Jean-Claude Paradinas (dit Coco)

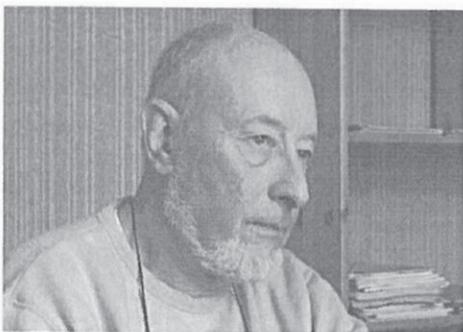
J'ai éprouvé le même malaise à Belfort devant Alstom que celui qu'on éprouve à GIAT industrie parce qu'ils sont dans le même cercle infernal. Ils ne s'en remettent pas mais ils rêvent encore. Nous leur avons dit : " Il ne faut pas rêver parce que vous êtes sur la pente savonneuse et vous ne vous en relèverez pas. " Que veux tu leur dire d'autre ? Nous on ne s'en relèvera pas à la Manu, c'est pas possible il ne reste plus que 100 personnes, alors qu'en 1993 quand j'en suis parti, on était encore 850, il y a 11ans ! Aujourd'hui il en reste 100 qui risquent de passer à la trappe comme les autres. A Belfort c'est la même chose, dans toutes les boîtes d'Alstom ça se présente de la même façon. Les spectateurs avec qui j'ai discuté du *Cran de l'abattu* m'ont dit que c'est exactement, presque mot pour mot ce qu'ils vivent. Il suffit de remplacer " Manu " par " Alstom ". On ne fabrique pas les mêmes choses mais le parcours est le même. Tout dans la pièce leur rappelait Alstom, jusqu'à la scène des surnoms qu'ils ont aussi. La première séance à laquelle j'ai assisté, des gens étaient à la limite de chialer, tu les sentais pris. PIERRE ETIENNE HEYMANN est un type formidable qui a créé une pièce fabuleuse. Le plus beau cadeau que je puisse lui faire c'est de lui répéter ce que m'ont demandé des gens de la Manu après avoir vu la pièce : " Où il travaillait à la Manu ce mec ? ". Ils l'avaient pris pour un Manufar, un gars de la base. Quand je leur ai dit



chouette de se voir comme ça, représenté. Ce qu'on ne voit jamais ailleurs.

Pour ce qui est de Belfort, des circonstances dans lesquelles ça s'est joué, je crois que globalement on a retrouvé un peu les mêmes phénomènes qu'à Tulle. Ça c'est bien passé, avec beaucoup de monde, des gens qui réagissaient souvent spontanément à ce que disait l'ouvrier. A des moments on se disait presque qu'ils allaient se mettre à participer. Pour ce qui est de l'environnement, Belfort, Alstom, on a fait une visite intéressante, elle s'est faite en douce, un soir tard. On avait un guide motivé. J'avais l'impression de nous voir, c'était Tulle mais multiplié par dix : puisqu'à l'origine Alstom c'était 10000 salariés, nous on part de 1600 (et encore 1600 c'est quand je suis rentré à la Manu en 1977). Mais c'est du même acabit, tu sentais la même colère et techniquement les mêmes processus. Par exemple, pour l'atelier désert qu'on a visité on parle d'un projet de fabrication d'hélices d'éoliennes, d'une entreprise qui pourrait s'installer mais évidemment ça fait un an ou plus que ça se dit mais le machin est toujours là nickel, bien visible mais aucune entreprise ne s'installe. Ou autre exemple, une production de turbines qui se fait depuis plus de trente ans pour les américains, mais aujourd'hui elle est faite dans un atelier à part, on a l'impression qu'il y a un sas de sécurité. Ça m'a fait penser ici à GITECH\* et GIAT VECTEUR\*. On casse la noix en deux : « toi, tu vas faire ça et l'autre fera ça ». Bon alors je sais pas si comme chez nous, ils vont essayer de tout remettre ensemble. (rires) Comme quand tu casses un œuf, va essayer de réagréger le tout, c'est pas facile. Donc voilà, les mêmes choses. Avec COCO on revivait tout ça.

\*réorganisation de GIAT il y a plus d'une dizaine d'années en deux entités séparées, qui fut à l'origine de la casse et de la division du personnel



qu'il n'avait jamais travaillé à la Manu, ils ne croyaient pas. La pièce là-bas c'était comme ici, bien sûr les quelques termes en patois passent mieux ici qu'à Belfort mais tout le reste a eu une réception formidable du public. J'ai éprouvé énormément de plaisir à vivre avec l'équipe que j'ai vue plus longtemps à Belfort qu'à Tulle où je rentrais chez moi. Là-bas on mangeait ensemble, le contact était encore plus fort. On avait l'impression de faire partie d'une famille. On se respecte les uns les autres et on s'aime bien. Le dernier soir, on a offert un verre à la fin du spectacle, et les gens sont restés plus longtemps, on a pu discuter plus facilement. Quand je leur parlais de la Manu, j'étais très ému et eux, étaient aussi émus que moi en parlant d'Alstom parce qu'ils ressentaient les mêmes choses et qu'on était complètement en adéquation avec eux. Ils étaient heureux de pouvoir parler de leurs problèmes.

Propos recueillis par Manée Teyssandier et Dominique Albaret